



Olivier Fournout

# Germinata

Fiction

C&F

GERMINATA

Dans la collection *Fiction*

*Les Livres*

Stéphane Crozat

ISBN 978-2-37662-051-8

*Mikrodystopies*

François Houste

ISBN 978-2-37662-011-2

Chez le même éditeur

*Un démocrate*

Une pièce de Julie Timmerman

Suivie du dossier

*Edward Bernays, petit prince de la propagande*

ISBN 978-2-37662-000-6

*La pensée selon la tech : le paysage intellectuel de la Silicon Valley*

Adrian Daub

Traduit de l'anglais par Anne Lemoine

ISBN 978-2-37662-034-1

Catalogue complet : <https://cfeditions.com>

Illustration de couverture :

Descourtilz, Michel Étienne. *Atlas des champignons comestibles, suspects et vénéneux*. 1827. Chappron. Paris. Plaque lithographique vi. Domaine public.  
<https://doi.org/10.5962/bhl.title.159586>

ISBN 978-2-37662-012-9

Collection *Fiction* — ISSN 2739-5618

L'ouvrage est publié sous licence édition équitable  
(<http://edition-equitable.org>)

C&F éditions, mai 2023

35c rue des Rosiers — 14000 Caen

# Germinata

OLIVIER FOURNOUT

Fiction

C&F éditions

2023





Olivier Fournout est sociologue et sémiologue, écrivain et metteur en scène. Il mène ses projets de recherche en lien avec la création artistique et culturelle. Pendant plusieurs années, il a tenu la rubrique Théâtre de la revue *Lunes*, revue féministe consacrée aux parcours de femmes dans la science, la culture, la politique, l'économie. Il a publié des romans :

*Le nain* (Tsémah, 2014) ; *De Candide à Candide* (SiKiT, 2018) ; et des nouvelles dans des recueils collectifs. Olivier Fournout accompagne également des créations théâtrales collectives dont il rend compte dans *Le champ des possibles* (SiKiT, 2019). Dans cette veine, il a mis en scène un spectacle en création collective, *Brèves d'écran*, monté à partir d'un collage de textes d'Internet et soutenu par Paris Jeunes Talents. Dans son ouvrage *Le nouvel héroïsme* (Presses des Mines, 2022), il étudie le cinéma américain en lien avec nos sociétés de la performance. Olivier Fournout est enseignant-chercheur à l'Institut Polytechnique de Paris / Télécom Paris et à l'Institut Interdisciplinaire de l'Innovation.



**ACCÉLÉRATEUR OU ACCÉLÉRATEUR DE MÉTAPHORES** [ak.se.le.ʁa.tœʁ.də.me.ta.fɔʁ] *g. n. m.*  
Entité mal connue autrement que par son nom, qui signale l'effet d'accélération des mots, des images, des matériaux, des événements. A beaucoup à voir avec un affolement des signes. Effet d'autant plus puissant qu'en parler rajoute à l'effet. Se taire aussi. En sortir supposerait de sortir à la fois de l'accélération, des métaphores et des signes. Autant dire impossible dans le calibrage hégémonique actuel. Une controverse porte sur la dénomination : — **ACCÉLÉRATEUR OU ACCÉLÉRATEUR DE MÉTAPHORES**, c'est équivalent, disent certaines entités. — Non, pas du tout, disent d'autres.

*Comment Canddie Canddie, dès son plus jeune âge, décide de grossir, et trouve ainsi le moyen de se différencier. Comment il est né d'un bout d'ongle de pouce de pied de son père. Comment il rencontre un autre clone, Gentilou, futur Dr. Zoôn, avec qui il tente des expériences de futurologie appliquée. Comment la métaphysique de la petitesse détrône toutes les autres métaphysiques. Comment Éros trône en haut des tours.*

## CANDDIE CANDDIE

### JE ME SCULPTE

L'idéal physique de mon père – petit cul, cuisses de grenouille, taille de guêpe – n'empêcha pas qu'à l'âge de raison, à la faveur d'un tremblement de tout mon être, je me misse à grossir comme un porc. À table, je mangeais comme dix. Entre les repas, je dévalisais le frigo. Dans les supermarchés, je mangeais en flânant dans les rayons et payais les emballages vides. J'embringuais l'univers dans mon métabolisme comme un dieu baroque immémorial. L'obésité fut pour moi le moyen le plus sûr de me différencier des autres. Je modifiais mon corps dans le sens qui m'était le plus facile : je gagnais de la matière sur l'extérieur. Je me disais qu'une fois devenu un bloc énorme, je pourrais me sculpter, je me redessinerai selon mon goût-batifole, d'après la forme que je souhaite, et non d'après la norme qui se reflète, par brouettes, sur les pixels analphabètes, d'après lesquels nous n'aurions pas d'autre vie à croquer.

### L'ONGLE DE POUCE DE PIED

Je naquis du noyau d'une cellule d'ongle de pouce de pied de la jambe droite de mon père transféré – le noyau – dans la cellule d'une feuille de l'intérieur d'un chou de Bruxelles Shanghai pondu



par le champion du monde du combiné cent mètres à pattes, à nageoires et à skis. Je ne pouvais rêver d'une meilleure ascendance. Mon père, sans doute épuisé par ses efforts d'imagination sur la nature, m'appela Candide Candide, suivi du numéro 22, ou CC22, et déclara : — Désormais, moi, Candide, je cultiverai mon jardin jusqu'au bout, et pas celui de génitrices dont je peux me passer. Vaille que vaille, l'autosuffisance a du bon. *I am a post-industrial self-made daddy yeeee* (je suis un papa qui se fait tout seul à l'âge post-industriel yêêêê). Très vite, l'envie me pressa de me distinguer de mon père. À six ans, je demandai qu'on m'appelle Canddie Canddie. À neuf, je descendis une bouteille de cabernet de Petite Napalm Valley, excellente, que je pris pour un médoc du côté de chez grand-papa. La clinique où je poussais me renvoya dare-dare sur les plantations de mon père qui se débarrassa de moi en me greffant sur une pinède en Suisse, dans une pension pour clones de vit, *Very Important Trees*, en français ATILA, Arbres Très Importants en Liberté dans les Alpes. Là je retrouvais des dizaines de clones venant de potagers du monde entier.

## GENTILOU

Sur le campus, nous, les clones, étions engagés dans une terrible course à la distinction. C'était à qui serait le plus performant dans les matières les plus personnelles. Je rencontrais mon meilleur camarade de classe, un autre CC, dit Gentilou, le futur Dr. Zoôn, aussi nommé ZZ33, 33<sup>e</sup> de la lignée Zoôn, ou, en raccourci, ZZ (c'est compliqué, les noms, dans la famille), qui adorait déjà les pseudonymes et rêvait déjà du Nobel Nobel. Nous avons tout de suite sympathisé, tous deux acquis aux avantages de la plaisanterie, Gentilou en actes et moi en paroles. Pendant que Gentilou réussissait l'implant de tentacules d'anémones de mer sur des coquilles de petits-gris de Bourgogne et expérimentait sur son crâne un extenseur de fontanelle qui la garde béante pour un cerveau en croissance illimitée, j'écrivais dans ma chambre des bandes dessinées de science-fiction, puis nous mettions en commun nos découvertes. Ensemble nous parvînmes à propulser sur la cime des Alpes des étamines de colza de synthèse en culture dans des tubes digestifs ossifiés de dinosaures. Plus grave, nous

envoyâmes des gastéropodes chevelus, vifs, bonsaïfiés, coloniser le goulot des bouteilles d'eau de source de Suisse Romane New York du supermarché du coin, rendant malade toute la contrée, et brisant le mythe de l'eau de montagne dernière pureté en boîte. Quand Gentilou accepta un poste de chercheur dans une clinique de notre père et devint le Dr. Zoôn, il était âgé de quinze ans, déjà élève de l'université, ce qui marquait une précocité étonnante, même pour un clone de vit ultra-socialisé, poussé à réussir dès la crèche de Petit Quartier Latin dont la directrice disait qu'elle préparait à Petit Henri IV, le lycée le plus coté de Petit Paris.

## PETIT PARIS

Petit Paris est le lieu où vit mon père quand il est à Paris. Petit Los Angeles est le lieu où vit mon père quand il visite la Côte Ouest des États-Unis. Petit Paris est la réplique de Paris en petit mais en fait en plus grand. Je m'explique. Tout d'abord, il faut savoir que mon père applique à la ville sa conception de la manipulation : il fait des greffes, de sorte que nous buvons désormais de l'eau de Suisse Romane New York. Ensuite, il faut comprendre que Petit Paris, comme tout ce que fait mon père, est plus grand que nature, plus vrai, plus réel, plus puissant. Petit veut dire, en fait, concentré, comme il existe du concentré de tomates. Petit Paris est plus grand que Paris parce qu'un concentré de Paris à côté d'un concentré de New York – Petit New York – à côté d'un concentré de Tokyo – Petit Tokyo – à côté d'un concentré des plus beaux panoramas de mer et de montagne – Petites Seychelles et Petit Himalaya – à côté d'un concentré de religion – Petit Bénarès et Petit Lourdes – à côté d'un concentré de culture – Petit Louvre et Petit Salzbourg – à côté d'un concentré d'histoire – Petite Tour de Londres et Petite Muraille de Chine – à côté d'un concentré de technologie – Petits Champs de jute – au total donne quelque chose de plus grand, dont chaque petit bout concentré, bien que plus petit, bénéficie de la totalité des concentrés voisins, dépassant donc l'original en grandeur et en force, en beauté, en exemplarité, en efficacité. Le bonsaï lamine la forêt. Le petit avale le grand. La partie dégomme le tout. C'est de la pure métaphysique.

## ÉROS COMME ALGORITHME

Mon père, qui a toujours besoin d'images pour sa politique, a trouvé dans l'Antiquité grecque un partisan : Éros, le dieu grec, est tout petit, un chérubin, mais il est très puissant, il déferle sur tout, il est magique, il transmute le toc en or, le vieux en jeune, le laid en beau, le triste en gai. Mon père a pris Éros comme algorithme, dont il a coulé une statue qu'il a plantée au sommet de ses tours dolomitiques et imprimée sur tout document sortant de ses fabriques. Petit Paris, Petite Bourse, Petit ADN, Petite Particule, Petit Éros, c'est le secret de la vie dans le petit qui domine par son incroyable pouvoir de dilatation des dimensions du temps, de l'espace et de la conscience, dit mon père. Ainsi mon père se voit-il en démultiplication perpétuelle, qu'il autocrée, et le reste à son image, l'économie en croissance, la finance en dissémination, l'univers en expansion. Mon père et l'univers sont tous les deux des fonceurs. Une fois, ils ont fait Bang, et depuis ils grandissent. Ils attaquent. Ils gagnent sur le vide. Ils dominent. Ils vont vite. Ils brisent les mains, les os, les cous. Ils se répliquent. Ils éclairent. On n'en connaît pas les limites. Ils sont immémoriaux. Mon père est le clone de l'univers, et moi le clone de mon père, mais il y a un vice : je ne veux pas qu'entre l'univers et moi un zeste de commune mesure se glisse. Je dis : — Hep ! il y a une chance d'imprévu. Hep ! je suis la poussière qui fait que tout cela dévisse.



**ANARCHIA** [a.naʁ.kia] *n.f.* Pouvoir qui n'est pas un pouvoir, qui scinde tout pouvoir. Entité qui n'est pas une entité, qui scinde toute entité. Processus circulaire qui en passe par la linéarité pour s'exposer, donc se trahit en s'exposant. Problème insoluble à la base des problèmes de *Sapiens* avec son environnement. *Sapiens* agit sur son environnement selon une linéarité (une causalité, une emprise, un pouvoir...) qui n'existe que dans l'exposition des lois qu'il imagine. D'où un hiatus entre le réel et l'exposition de la vérité, entre ce que *Sapiens* devrait tirer de ses connaissances pour son action sur le réel, et ce qu'il en tire en personnage enfermé dans ses modèles, indigents par rapport au réel.

*Comment Candide assume son rôle de père. Comment il embauche une armée de mères adoptives. Dans quelles circonstances CC22, son fils, attrape le surnom de le gros. Comment Candide ne suit pas les préceptes qu'il impose aux autres. Comment il a une tendance à se mettre en colère devant ses enfants. Comment il vend la démocratie au salon du camping. Comment il meurt de trouille lors d'engueulades avec des taxis et des canots à moteurs. Comment il pourrait tuer un automobiliste en lui tapant dessus avec un marteau.*

## CANDIDE LE PÈRE

### PORTRAIT DU PÈRE NORMAL

Devant les tendances à la délinquance d'une portion de ma descendance, des experts me conseillèrent d'assumer mon rôle de père. Il fallait que je devienne un père normal. Ce fut une torture pour mes clones et moi, ce qui, rétrospectivement, explique sans doute mon humeur de dogue et la leur pendant cette période. La rémission dura quelques mois. Je les avais bien, quelques fois dans le passé, pris en tendresse. Je les avais baladés sur le porte-bagages de mon vélo. Je les avais invités dans des restaurants trois étoiles. Je leur avais acheté des glaces. Mais la plupart du temps, je n'étais pas là. Ils naviguaient de pension en pension, de soin en soin délivrés par des professionnels patentés, spécialistes des curricula qui boostent l'avenir d'un CC normalement doué : tennis, anglais, voile, mathématiques, poésie, latin, plongée, tricycle sur la Lune, permaculture, informatique, golf, physiologie comparée des anémones et des girafes, oenologie, mashup, saignée de mangue, macrobiotique, hydraulique des plaques, etc. Si mes clones se bousillaient les tympans et se gorgeaient de substances illicites, c'était ma faute. Je rassemblais donc une dizaine de cas

difficiles, issus de mon cru, tous sortis de mes cellules embaumées dans de l'engrais bio. J'embauchais une armée de mamans adoptives, stables, impossibles à distinguer de nounous cyborgs, me disant que peut-être les CC avaient un manque de ce côté. Je pris un appartement avec une immense salle à manger, une immense cuisine et dix-huit immenses chambres pour la marmaille nombreuse et les invités perpétuels, membres de l'Académie de l'Esprit, des Bons Coups et de l'Angélus de Minuit. Je jouais à la famille aisée normale, transhumaine mais humaine. Pendant quelques mois, je cessai d'être le milliardaire au-dessus des lois et des coutumes, juste un homme qui travaille, a des enfants, va au cinéma, a des amis, et surtout, comme je l'ai dit, des nounous-écosystèmes à la maison, que les Trolls de la Sixième Révolution Industrielle avaient du mal à accueillir comme des sauveuses qui devaient bouleverser la vie des CC depuis leurs tendres couches.

#### JAMAIS NÉ DU VENTRE D'UNE FEMME

Pour qui n'est jamais né du ventre d'une femme, fréquenter une vraie mère, même adoptive, est un choc. Depuis des siècles, le clonage, d'abord social puis biologique, convergeait sur la nécessité, pour le garçon, d'être à l'image de son père. Tu ressembles à ton père, était le reproche qui, parmi ceux que mes clones entendaient, les remplissait le plus de fureur. L'accusation venait quand ils faisaient des bêtises qui déplaisaient aux femmes que je maltraçais – la première des maltraitances ayant été de les concevoir sans elles, puis de maintenir une indépendance qui, pour elles, frisait le mépris. Elles reportaient alors sur mes clones l'acrimonie qu'elles entretenaient contre moi, leur père, en les comparant, en tout point, à moi : — Tu ressembles à ton père, leur balançaient-elles à tout bout de champ. Et eux s'évertuaient à leur prouver que non, en essayant de se différencier des cellules paternelles par toutes les provocations possibles. Leurs nouvelles mères avaient été triées sur le volet : belles, patientes, douces, qualités dont je n'étais guère pourvu mais dont je tirais grand avantage. Elles avaient des allures de roses, d'actrices, de glaces quatre boules qui excitaient ma voracité.



## COMMENT IL GALÈRE LE GROS

Je me rappelle la première fois où CC22, le plus insubordonné de mes clones, reçut le quolibet de *le gros*. Comment il s'y attendait pas ! C'était un soir. Je lui passais un savon – mes coachs m'avaient dit que pour être un père normal, fallait passer des savons. C'était la fin du dîner, nous avions mangé du poulet, et je tenais à ce qu'il ne reste plus trace de chair sur les os. Un de mes coachs en normalité m'avait dit que cette lutte contre le gaspillage était la marque d'un comportement de père attentif à la vie commune. J'avais montré le pilon sur le bord de l'assiette qui n'était pas assez rongé. Puis, CC22 avait débarrassé son assiette et jeté les os dans la poubelle. Alors, j'ai demandé s'il avait bien fini ses os, et il a répondu : — Oui. Mais je savais qu'il n'en avait rien fait. Je lui ai crié dessus en lui disant qu'il avait jeté les os exprès pour que je ne les voie pas, et j'ai exigé qu'il aille fouiller dans la poubelle pour exhumer les restes. CC22 s'est précipité parce qu'il se sentait en faute. Les larmes aux yeux, il soulevait les pelures et les croûtes de fromages au milieu de la graisse, des peaux et de l'odeur infecte, quand j'ai entendu un de ses frangins qui disait en parlant de lui : — Comment il galère le gros ! et là tout le monde, moi, les mères adoptives et la bande des clones, on a piqué un fou rire. Comment il galère le gros ! Ça nous semblait si comique, parce que si injuste, nous nous poillons de l'injustice de le voir plongé dans la poubelle jusqu'aux coudes, et c'est vrai qu'il galérait ! la panique ! Après, l'appellation *le gros* lui a collé à la peau, les CC en ont abusé : Tu viens gros ? Tu joues le gros ? Un tour de quad, gros ? Il adorait le quad, ce tumulus à roulettes qui fait un bruit d'enfer. Même quand ils ont marché à l'électrique, il a demandé à ce qu'ils fassent encore un bruit d'enfer et brûlent une énergie folle. Plus tard, il a appelé au boycott de toutes les marques – Kymco, Sym, Dinli, Goes, Kawasaki, Masai, Hytrack, Triton, qu'elles meurent la gueule ouverte, avec tous les jets skis qui crottent les mers, mais c'était juste pour me faire chier. *Le gros* par-ci, *le gros* par-là, une absurdité quand j'y pense ! Il était *le gros* à cause qu'il ne finissait pas ses os de poulet. Dès lors, il décida de revendiquer son indignité. Il serait *le gros* jusqu'au bout de ses doigts que, désormais, il voulait boudinés comme des montgolfières, *le gros* tatoué en lettres ventruées

sur chaque bourrelet. Il se construisit par empilement de gros-seurs, par engouffrement de boules, par accumulation de ventres, par saturation d'hormones. Un quad de chair et d'os, embouteillé de matière, un sumo de foire qui avale l'univers.

## COLÈRES QUOTIDIENNES

Longtemps je me suis couché en me répétant : un père, c'est un gendarme. Mes conseillers en paternité me l'inculquaient, mais rien de tel que l'autosuggestion pour que ça entre. Fallait que je sois un maréchal en titane, impitoyable avec la moindre dérive, anti-liberté pour les autres, bardé d'un discours strict, dur avec les délinquants et les femmes seules qui élevaient leurs enfants sans homme. Il fallait que mes clones, pour qu'ils s'en sortent mieux dans la vie, me voient à la tête d'une brigade de répression. Ce moralisme jurait avec l'ultra-post-humanisme-transhumaniste dont je me réclamais par ailleurs par la voix de mon Club des 100, le Room Privé de la Grande Manifestation Futuriste, où se coordonnaient philosophiquement les plus grandes fortunes du monde qui investissaient leur capital dans la recherche de l'immortalité dont nous faisons la théorie en prétendant que l'intelligence et la poésie et l'imagination et l'art et la beauté nous inspiraient quand nous chantions en chœur : — Je veux être une machine. Tous dans le Club nous reprenions le mot d'ordre sans en connaître l'origine. Par souci, pour une fois, d'exactitude, je précise que *Je veux être une machine* est dans *Hamlet-Machine* de Heiner Müller, et que sur Quiquipedia, que j'ai rachetée, on lit qu'Heiner Müller est un dramaturge d'Allemagne de l'Est. Rien ne se perd sur Quiquipedia. Naturellement, je ne suivais pas les préceptes que j'imposais aux autres. J'appelais concurrence un labyrinthe où je ne mettais jamais les pieds, mais où j'avais la faculté d'enfermer les trouble-fêtes en leur disant que c'est le système le plus juste du monde. Quand mes clones étaient petits, je jouais à *Courir après les voleurs* avec eux. Je prenais une grosse voix : — On va courir après les voleurs, et je me lançais après eux, et eux couraient dans tous les sens en rigolant. C'est une période que je me rappelle dans les moindres détails, surtout de moi et des nounous cyborgs, non pas que je sois sûr qu'il s'agisse d'événements véritables, je n'ai

souvent aucune notion de leur date, mais ils durent éternellement comme Mick Mick mon idole, petit cul, cuisses de grenouille, taille de guêpe, et peu importe la vérité, tant que le monde est là, tout entier pour moi. Quand on se gave sur l'univers, la chronologie n'a plus d'importance. Y a des photos de moi enlacé avec les mères de mes clones, que j'encadrais et accrochais aux murs. Ça faisait partie de l'éducation. C'est une absurdité, mais dans la prodigalité imaginative de mes coachs, nous avons eu le temps, moi et mes femmes, de nous rencontrer, de nous désirer, de faire l'amour, de regarder les étoiles en attendant le grand jour, d'élever notre cochonnaille et de faire des photos de famille. Moi père-gendarme, c'était une autre absurdité. Si j'avais été gendarme, j'aurais gardé mon calme. Au lieu de ça, je piquais des colères affreuses. J'en chialais tellement je me faisais mal à gueuler aussi fort.

### QU'IL MANGE DU QUIQUIPEDIA

Je dois préciser que je ne suis pas bâti pour la bagarre. J'exerce un métier intellectuel, en tout cas c'est ce que je dis à mes équipes, et personne ne le met en doute. Pour moi, les gendarmes sont des intellectuels. Ils réfléchissent en permanence aux causes et aux conséquences de situations complexes, ce qui pour moi est la définition d'un intellectuel, qu'il mange du Quiquippedia ou des barres de Mars. Quand je parle à quelqu'un, c'est comme si je donnais un ordre dans un micro invisible à un interlocuteur qui est très loin, ce qui, à l'évidence, manifeste que j'exerce un métier où la parole compte autant que la main, où la synthèse du mot et du bras incline à l'action, dont une foultitude d'entreprises profitent, où j'ai la réputation d'être serviable – en tout cas c'est ce que propage une des mamans de substitution, bien programmée pour valoriser l'image du père. Il paraît qu'on vient me trouver quand il y a des disputes. En général, je ne me débrouille pas trop mal avec celles qui éclatent entre mes clones : je punis tout le monde.

### DE LA DÉMOCRATIE ET DU CAMPING

Le samedi matin, je cours. C'était indiqué dans la check-list de mes coachs : courir le samedi matin. Je parle toujours de cette

période où je vivais avec mes clones et leurs nounous sous le même toit et où j'occupais mon quotidien à de menues tâches. Ça me détendait. Mais, même détendu, je peux exploser de rage pour une vétille. Pour faire entrer dans le crâne des clones que l'Ultra-Post-Humain nous sauvera, des fois il faut hausser la voix. Chez nous, j'élevais la voix à tout bout de champ, mais les colères domestiques n'étaient qu'une propédeutique. Elles ont toujours été monnaie courante à chaque fois que je voyais un de mes clones. Quand CC22 avalait des fûts de grands crus qu'il portait dans sa besace à la cantine, je gueulais. Sans tarder, je l'envoyais en Suisse Romane Texas voir si en ratissant le sable il ne trouvait pas des queues de comète d'où se précipitèrent les germes de vie sur la surface du globe, que je pourrais récupérer pour déposer des brevets. Mes colères à la maison perturbaient mes clones, mais celles que je laissais éclater dans les lieux publics, de plus en plus nombreuses, les terrorisaient. L'espace public, la référence au public, m'énerve au plus haut point. Le public donné comme un fait (les gens autour de moi) et le public comme notion politique (le bras armé du communisme) me foutent en rogne. Il ne faut pas que j'aille trop souvent sur les places publiques et dans les trains, ni que je rencontre trop souvent le mot démocratie, sinon je craque. Je les envoie se faire lanlaire. Je les transforme en morts-vivants-qui-marchent-encore comme mes employés dont je souhaite me débarrasser. Je les casse au nom des valeurs les plus hautes, y compris la démocratie que je peux aussi, s'il le faut, vendre. Ça m'arrive. Par exemple, au salon du camping où je présentais un nouveau modèle de tente qui se montait à partir d'une pochette pas plus grosse qu'une bille avec un lacet pour enclencher le mécanisme, eh bien j'ai employé six fois le mot démocratie, et même le mot révolution.

## CE N'EST PAS BON POUR TON CŒUR

Ma dernière fureur a eu lieu dans le parking souterrain de la gare de Grand Central Tokyo. Une des mamans de nouvelle génération, dite « adoptative » – combiné d'adoptive et adaptative, terme que j'ai forgé pour suggérer que la mère adoptive est engagée à durée déterminée, peut changer à tout moment, doit s'adapter aux

évolutions du besoin, sans défaillance – descendait du taxi avec deux clones bébés dans les bras. Elle a posé un pied sur le macadam, ajusté une sangle, et déjà un taxi klaxonnait, parce que la portière ouverte l'empêchait de démarrer. Je me suis planté devant la vitre du taxi qui klaxonnait, et me suis fâché tout rouge. J'ai dit que je pouvais moi aussi klaxonner avec ma voix, et que si le taxi voulait les écraser, il n'avait qu'à accélérer tout de suite, écraser la nounou et les bébés clones s'il voulait, il n'avait qu'à leur passer dessus, ça prendrait une seconde, et que si l'attente pour lui était trop longue, il n'avait qu'à mettre la gomme tout de suite, et j'ai dit : — Vas-y, vas-y, fonce ! et j'ai fait le signe qu'il leur roule dessus. La nounou avait les bras écartés devant la voiture, les deux bébés suspendus à ses épaules. Tout était possible, un coup sur l'accélérateur, la voiture qui démarre, leur fracasse la colonne, et moi, hors de moi, furieux, j'ai crié : — Attends qu'elle descende avec les enfants ! J'ai dit des gros mots. J'ai hurlé que le taxi pouvait bien surseoir quelques secondes montre en main, mais que non, c'était plus fort que lui, fallait qu'il fasse du bruit avec son klaxon, mais que moi aussi je pouvais faire du bruit avec ma voix. Je m'arrangeais pour que le taxi perde un maximum de temps. Je suis assez retors. J'ai souvent dit à mes clones que s'ils ne venaient pas à table à temps, il n'y aurait plus rien à manger. C'est faux. Un porteur de la compagnie de train m'a envoyé un signe de soutien. J'avais les jambes qui tremblaient. J'essayais de ne pas montrer que je tremblais. Mais je pense que tout le monde voyait que mon pantalon était secoué comme un drapeau au vent. Je ne sortais pas gagnant, mais j'essayais de le cacher. L'autre dans son taxi avait juste appuyé sur le bouton du klaxon, et moi, je semblais KO. Je n'étais vraiment pas fait pour la vie normale. C'est pour ça que j'ai jeté l'éponge au bout de quelques mois. C'était insupportable pour moi de me retrouver sans plus de pouvoir qu'un quidam, le pantalon qui faseyait devant tout le monde. — Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? j'ai demandé à la nounou après coup. — Je ne sais pas, a dit la nounou. — Ramper comme une couleuvre ? Cavaler comme un poulet sans tête ? ai-je demandé. — Je ne sais pas, a dit la nounou. — Je lui ai fait avaler son klaxon, j'ai dit. — Moi je n'ai pas vu la même chose, a dit la nounou. — Je pense que de voir ton pantalon suffoquer a doucement fait rigoler

le taxi, a-t-elle ajouté. Là j'ai commencé à froncer les sourcils. D'où elle sortait, celle-là ? J'ai continué : — Mais je l'ai obligé à s'arrêter, le taxi, et il y avait des témoins, et j'ai gueulé plus fort que lui, et je lui ai dit ce que j'avais sur le cœur ! — Oui, eh bien, justement... a dit la nounou, je ne sais pas si c'est bon pour ton cœur. Ouououououa ! Cette dernière parole de la nounou ne m'a pas rassuré. Y avait un bug. Mais je lui ai quand même répondu que j'avais lu que le pire c'était de garder sa colère enfouie, qu'il y avait des études, des statistiques, que ça soulage de déverser sa rage sur les gens et en particulier les automobilistes, mais que les vendeurs d'automobiles avaient étouffé la nouvelle, prouvée par la science du cerveau. Déverser sa rage, c'est ce que je n'avais pas l'habitude de faire en direct : habituellement, je passais par le néocortex d'intermédiaires serviles, avec qui j'ai vite renoué après ma courte expérience plurielle de vie en famille. Mais bon, là, j'ai toléré la nounou. C'était l'idée. Montrer aux clones que je n'étais pas parfait, que je pouvais me laisser remettre à ma place par une cyborg. Le père normal, quoi. Bon, l'idéal aurait été que le taxi lui roule dessus avec les deux clones.

## TU VEUX QUE JE LÂCHE LE CHIEN ?

Hors des bataillons de techniques qui me soutiennent, je présente des faiblesses. Ma chair est ferme, je suis bien bâti, sportif, mais il y a quelque chose de mollasse en moi, peut-être dans les os. Je ne tiendrais pas une seconde dans le cliquetis de la guerre. Si je la vois de loin, sur des écrans et dans des tableaux de chiffres, c'est parfait. Je guerroie quand je ne crains rien. Mais devant le vrai danger, je la ferme. Je courbe l'échine. Un jour, nous descendions un petit fleuve côtier et prenions la marée de face. Il fallait ramer très fort. Un hors-bord qui remontait l'embouchure a percuté notre kayak. Dans le bruit qui me paniquait, avec l'hélice qui vrombissait à portée de main, je n'ai pas ouvert le bec. Puis, une fois le hors-bord parti au loin, j'ai râlé comme un putois. Au retour, j'ai raconté l'événement à la familia, à tous les CC et les nounous, et c'était comme si j'avais démolé la machine de la puissance de mon ire et que le hors-bord avait fui sans demander son reste. Ça me rappelle qu'un samedi, nous traversions la rue en famille,

CC22 avec nous, nous étions sur un passage clouté, et une voiture qui arrivait dans notre direction a accéléré en klaxonnant. CC22 a sursauté, et sursauté une seconde fois quand j'ai crié une insulte et fait un geste malpoli. Et là, le conducteur a ouvert la porte du passager sur une bête écumante, et il a dit : — Tu veux que je lâche le chien ? Hou là là, non, j'ai pensé. Je me suis tu instantanément. On s'est retrouvé sur le trottoir et on a regardé la voiture partir en trombe. J'étais hébété, tout tremblant. CC22 a envoyé un texto à son meilleur copain, un autre CC de la branche des Zoôn, lui garantissant que son père était une petite frappe.

## LE MARTEAU

Après, comme toujours, je me suis justifié. J'aimerais qu'on me dise : — Oui, tu as raison de te mettre en rogne. J'attends qu'on m'applaudisse. Mais c'est trop demander. J'ai l'impression que CC22, je lui fais plutôt peur. J'ai dit qu'en esquissant le geste malpoli, j'espérais que le conducteur le prendrait mal et viendrait en découdre, et que je pourrais lui montrer de quel bois je me chauffais. J'ai dit : — Je l'aurais tué. Je ne vois pas d'autre solution. Ou alors ramper. Ramper ou... pas le tuer... mais lui éclater le pare-brise à coups de marteau. Maintenant, je vais emporter un marteau dans ma poche. CC22 ouvrait des yeux ronds. Il m'a dit : — Je ne pensais pas que j'avais un père aussi stupide. Je crois que, l'un dans l'autre, je préférerais quand tu restais loin de nous, que tu exerçais ton métier de chef gendarme, intellectuel et armé, au service de la foulditude d'entreprises qui t'appréciaient. Jamais nous n'avions risqué d'avoir un pit-bull aux fesses. C'est terrible un papa qui s'abêtit. — Ouaouaouaoua ! j'ai dit. J'ai regardé la cyborg qui écoutait en silence, en me demandant si elle l'avait influencé. Puis, j'ai convenu qu'il avait raison. La normalité ne me va pas. Ce n'est pas mon genre, le marteau à bricoler les pare-brises. Je suis plutôt du genre à diriger le monde par des décisions feutrées, en silence, avec du recul. J'édicte des principes sans élever la voix, ou juste ce qu'il faut, et je suis très écouté. Mais il fallait que je reste dans mon rôle de papa normal. J'ai redit : — J'ai envie de tuer un automobiliste. — Papa, non ! s'est écrié CC. J'ai parlé des conducteurs à cran, qui agissaient de manière odieuse, et qui un jour,



forcément, renverseraient un piéton. La nounou, elle, a dit qu'elle comprenait mes craintes. Elle a dit : — Mais papa ne va pas écraser un automobiliste, ou seulement de sa voix de stentor. CC a souri et a dit : — Il crie fort, papa. J'étais fier de moi. J'ai dit que c'était ma force : le cri. J'ai dit que le cri était le premier son de la vie à la naissance. CC m'a demandé si lui aussi il avait crié en naissant. J'ai dit oui. Mais je sais que non. On ne crie pas dans les éprouvettes. Le pauvre, j'ai pensé, il doit être perturbé. Et j'ai enchaîné : — Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais le cri c'est le moment où le nouveau-né prend sa vie en main. Je dis souvent *Je ne sais pas si vous êtes au courant* à mes clones. CC22 a envoyé un texto (tous les textos de tous mes clones me sont forwardés) : — C'était tellement mieux quand il jouait au mécano avec les gènes de Mick Jagger plutôt que de se mêler de nous éduquer.